Ratier, Victor
Le Te-Deum et le De profundis

PQ
2385
R4T4

LE TE-DEUM

ET

LE DE PROFUNDIS,

Vaudeville en un acte,

IMITÉ D'UN PROVERBE DE M. THÉODORE LECLERCQ,

PAR

MM. V. Ratier et E. D. Saint-Yves;

Représenté pour la première fois,
SUR LE THÉATRE DU PANTHÉON,
le 13 Décembre 1832.

PRIX : 1 FR. 50 C.

PARIS,
AU CERCLE LITTÉRAIRE,
BOULEVART BONNE-NOUVELLE, N° 2, PRÈS LE GYMNASE;
ET CHEZ BARBA, AU PALAIS-ROYAL.

1832.

PQ
2385
R474

LE TE-DEUM

ET

LE DE PROFUNDIS,

Vaudeville en un acte,

IMITÉ D'UN PROVERBE DE M. THÉODORE LECLERCQ,

PAR

MM. V. Ratier et E. D. Saint-Yves;

Représenté pour la première fois,
SUR LE THÉATRE DU PANTHÉON,
le 13 Décembre 1832.

PRIX : 1 FR. 50 C.

PARIS,
AU CERCLE LITTÉRAIRE,
BOULEVART BONNE-NOUVELLE, N° 2, PRÈS LE GYMNASE;
ET CHEZ BARBA, AU PALAIS-ROYAL.

1832.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
BRUTTMAN, Bourgmestre.....	M. CH. POTIER.
FRILLER, Étudiant.....	M. VALMONT.
GABRIEL, Fils de Bruttman (15 ans)...	Mlle SAINT-ALBE.
LISBETH, sa Fille.....	Mlle VIRGINIE.
SOTTENDORF, Commandant de la Ville.	M. SAINT-HILAIRE.
TALONSEC, Maître de Danse.....	M. GUSTAVE.

UN SUISSE, UN SERPENT, GARDES ET PAYSANS.

La scène se passe dans une petite ville d'Allemagne.

NOTA. Les indications de droite et de gauche sont prises de la Salle.

IMPRIMERIE DE DAVID,
BOULEVART POISSONNIÈRE N° 4 BIS.

LE TE-DEUM ET LE DE PROFUNDIS,

VAUDEVILLE.

(Le Théâtre représente la cour de la maison de Bruttman, fermée au fond par une grille. A gauche, l'entrée de la maison ; à droite, un banc.)

SCÈNE PREMIÈRE.

BRUTTMAN, FRILLER, *ils entrent par le fond.*

BRUTTMAN, *faisant des contorsions.*

Aie... aie... aie... soutiens-moi, Friller, je suis à moitié mort.

FRILLER.

Un instant, papa Bruttman, pas de bêtises ; tenez, voilà une chaise... là, là... soyez raisonnable... A la bonne heure.

BRUTTMAN, *plus calme, puis sautant tout-à-coup sur sa chaise.*

Aie... (*Effroi de Friller*). Non... non... ce n'est rien... mais qu'est-ce qu'on va dire... mon Dieu! Sottendorf surtout, ce commandant qui ne cherche que des occasions de me trouver en défaut. Un fonctionnaire public avoir la gastrite, le jour où il s'agit de faire les honneurs de notre petite ville au premier doyen de la cathédrale qui arrive de sa campagne... en corbillard.

FRILLER.

Et mieux que ça... au prince héréditaire, le fils de notre grand-duc, qui revient triomphant d'une superbe émeute de tailleurs.

BRUTTMANN.

Maudit doyen... il ne pouvait pas mourir un autre jour.

FRILLER.

C'est-là un de ses tours... ce serviteur de Dieu n'a jamais rien su faire à propos.

AIR : *On dit que je suis sans malice.*

Contrariant par caractère,
Et ne se plaisant qu'à déplaire,
Tant qu'ici-bas il demeura
A nous vexer il s'amusa.
Aussi craignant qu'on n'vint répandre
Trop peu de larmes sur sa cendre,
Il est mort hier, tout exprès,
Pour nous arracher des regrets.

Après ça, vous me direz : le cher homme avait fait son temps.. il jouissait, je crois, d'une vieillesse fabuleuse... une espèce de Philémon... c'est ça qui l'a tué.

BRUTTMAN.

Ça... et une indigestion.

FRILLER.

En vérité... ah! dame il était un peu trop sur sa bouche... on dit qu'il faisait de temps en temps des sacrifices à Comus... à Bacchus... et autres dieux de la salle à manger...

BRUTTMAN.

Quoi qu'il en soit, il me met là dans une position souverainement critique... un *de profundis* pour lui et un *te deum* pour son altesse... de mémoire de bourgmestre on n'a vu tomber à la fois sur les bras d'un seul et même fonctionnaire deux cérémonies d'un genre aussi peu analogue.

FRILLER.

A la même heure encore...

BRUTTMAN.

Et par la même porte!

FRILLER.

Comment ça? Vous allez faire passer le prince sous ces grandes tentures noires que j'ai vues là-bas?

BRUTTMAN.

Me prends-tu donc pour un homme dénué de la prudence la plus vulgaire?... Je les ferai décrocher aussitôt après le passage du doyen qui doit arriver le premier, de manière que l'œil de S. A. reposera ensuite sur un arc de triomphe décoré de trophées militaires.

FRILLER.

C'est fort ingénieux... mais un arc de triomphe, c'est long à construire. Dans mes voyages j'en ai vu un auquel on travaille depuis plus de trente ans sans pouvoir l'achever... vous me direz : on n'y a mis qu'un ouvrier.

BRUTTMAN.

Le mien, Friller, il y a plus de vingt ans qu'il est achevé, tiens, il a été étrenné par un homme... cet homme que la pudeur m'empêche de nommer.

FRILLER.

Ah! oui... Napoléon *Buonaparte*, du temps que les Allemands étaient Français.

BRUTTMAN.

Et je puis me vanter qu'il y a peu de gloires en Europe auxquelles il n'ait eu le plaisir de faire courber la tête... mon arc de triomphe... des rois plus ou moins absolus, des monarques constitutionnels, des grands-ducs, enfin des gouvernemens de toutes les couleurs.

AIR de *Préville et Taconnet.*

Grâce au pinceau d'un artiste célèbre,
Ce monument à mes lois est soumis;
Pour un triomphe, une pompe funèbre,
J'en fais usage... il salua jadis,
Presque à la fois, les Aigles et les Lis.

FRILLER.

Ce procédé me semble économique,
Et me rappelle... au faîte des grandeurs,
Ces gens qu'on voit, pliant sous les faveurs,
Fêter le roi, l'emp'reur, la république,
Et qui pour ça, n'font qu'changer de couleurs.

De sorte qu'avec un coup de pinceau... vlan... pour un prince vivant... vlan... pour un doyen mort... ça n'est pas maladroit du tout.

BRUTTMAN.

Cette fois par exemple, vu les circonstances, j'ai fait ajouter deux figures allégoriques... le commerce et l'industrie... de la mythologie... toi qui aimes ça.

FRILLER.

C'est vrai, c'est mon faible, au point que lorsque j'étais étudiant à Leipsick... c'était mon fort... je mordais à la mythologie d'une manière... fabuleuse.

Air du *Piége*.

Pour moi, la fable a tant d'attraits,
Que j'm'en suis fait un' seconde nature:
Ma boulangèr' me rappelle Cérès,
Et mon facteur, le dieu Mercure.
En vous, je reconnais Thémis,
Au sexe près, puisque c'est un' déesse;
Dans mon miroir, je vois un Adonis,
Une Vénus dans ma maîtresse.

BRUTTMAN.

Oh! tu as fait des études supérieures, je le sais... c'est même avec ça que tu nous a séduits moi et ma Lisbeth... aussi je tiendrai ma promesse... je vous unirai... bientôt... pourvu que le prince y mette un peu du sien, car j'ai là mon plan, une pétition universelle... pour toute la famille... glissée adroitement à la suite de ma harangue... tu sais cette harangue que j'ai improvisée en 1807... elle n'a encore servi que deux fois... c'est mon petit Gabriel qui sera chargé de la réciter...

FRILLER.

Votre fils... en personne naturelle?

BRUTTMAN.

Je te comprends... tu veux dire... que mon Gabriel est un peu.. borné, tranchons le mot, un peu jobard... que veux-tu, c'est mon fils... d'ailleurs il n'y a pas de mal; dans les cours ils aiment assez à se figurer que tous les bourgeois sont des imbécilles.

FRILLER.

Voyez-vous cette injustice? Ils sont quelquefois bien drôles les grands... mais tenez, à propos de grands, voilà ma petite future.

SCÈNE II.

LES MÊMES, LISBETH.

BRUTTMAN, *allant au-devant de Lisbeth.*

Eh bien ! mon enfant ?

LISBETH, *un panier au bras.*

Tous nos préparatifs sont terminés; maintenant ils peuvent arriver quand ils voudront. .. (*Apercevant Friller.*) Tiens, c'est vous, Monsieur Friller ?

FRILLER.

Moi-même, jeune Pomone... car vous ressemblez d'une manière fabuleuse à Pomone, la déesse des fruits, des fleurs... et autres légumes... Qu'est-ce que vous portez donc là dans votre panier ?

LISBETH.

Ah ! ça ? C'est le reste des larmes ; ils n'ont pas tout employé pour le catafalque de monsieur le doyen... et encore les bourgeois criaient-ils après en disant que c'était trop beau, et qu'on avait vu bien des enterremens sans larmes.

FRILLER.

Pas trop bête le madrigal... pour de simples bourgeois !

BRUTTMAN.

Voilà bien le peuple. Croit-il donc qu'il soit si facile de faire de la joie ou de la douleur publique... à bon marché...

FRILLER.

Renfoncez vos larmes, tendre fiancée... et vous, beau-père, que votre arc de triomphe vous soit une fiche de consolation.

LISBETH.

Oh ! c'est encore bien pis, ma foi... il fallait les entendre critiquer vos bas-reliefs... mais, c'était surtout à deux grandes figures qu'ils en voulaient.

BRUTTMAN.

Mes cariatides !... Est-ce qu'ils auraient osé y toucher, les Vandales ?

LISBETH.

Oh ! non, ils se sont contentés de couper le cou à votre industrie.

BRUTTMAN.

Mon industrie... ô ciel !

FRILLER.

Votre industrie... grand Dieu !

BRUTTMAN.

AIR : *Plus qu'un millionnaire.*

Ainsi c'est le commerce
Qui seul reste debout

FRILLER.

Quand ce serait l'inverse,
Ça n'y f'rait rien du tout.
Car voyez la folie
Où votr' peuple est tombé,
Privé de l'industrie,
Son commerce est flambé.

LISBETH.

J'ai eu toutes les peines du monde à faire réparer leur dégât... enfin, maintenant tout est appaisé.

BRUTTMAN.

C'est bien, je vais leur faire une proclamation.

FRILLER.

Mais, puisque tout est fini.

BRUTTMAN.

Raison de plus... les autorités ne seront pas compromises... allons, Friller, viens avec moi.

SCÈNE III.

LES MEMES, GABRIEL.

GABRIEL, *accourant.*

Papa... papa... j'ai joliment couru tout de même.

BRUTTMAN.

Ah ! ah ! c'est vous, monsieur le drôle... d'où venez-vous ?

GABRIEL.

Tiens... cette question... je viens... je viens... pardine, vous le savez bien.

FRILLER.

En ce cas reprenez haleine, jeune Actéon... car vous avez l'air d'un cheval échappé.

GABRIEL.

Je crois bien... je venais annoncer à papa... Ah ! mon Dieu, pourquoi suis-je venu ?... Là, j'étais sûr que je l'oublierais en route... Aussi c'est la faute à Monsieur Talonsec, le maître de danse, que j'ai rencontré... Petit, qu'il m'a dit, tu avertiras monsieur le bourgmestre que je vais me rendre chez lui pour faire répéter aux jeunes filles le pas qu'il sait bien.

BRUTTMAN.

Ah ! oui, pour S. A... en même temps, je leur ferai répéter la scène de douleur pour le révérend.

LISBETH.

Encore pleurer... comme hier.. c'est ennuyeux, ça rend laide, on a les yeux tout rouges... je ne veux plus pleurer...

GABRIEL.

Tiens !... Eh bien ! si tu crois que c'est plus amusant de réciter des harangues.

BRUTTMAN.

Qu'est-ce que c'est?... Je crois qu'on se révolte contre mon autorité.

FRILLER.

Comment, Lisbeth, vous que j'aime, vous vous révolteriez contre l'autorité paternelle... de votre père... Il faudra pleurer, ma chère amie, ça lui fera plaisir.

GABRIEL, *frappé d'un souvenir.*

Ah!

BRUTTMAN, *effrayé.*

Eh bien! qu'est-ce qu'il y a encore?

GABRIEL.

J'ai retrouvé mon affaire.

FRILLER.

Il a retrouvé son affaire!

GABRIEL.

Voilà... Je venais vous annoncer la bouche du prince.

FRILLER ET BRUTTMAN.

La bouche du prince!

GABRIEL.

Et une belle encore...ça tenait la moitié de la ville.

FRILLER.

Voilà une bouche fabuleuse.

GABRIEL.

Puisque je l'ai vue.. ça n'en finissait pas... des maîtres-d'hôtel.. des cuisiniers... des marmitons... Mais il faut ça, on dit que le prince n'est pas seul, il a avec lui une grande dame.

FRILLER.

Bah! une superbe femme?

BRUTTMAN.

C'est peut-être sa jeune épouse.

GABRIEL.

Eh! non, puisqu'il n'est pas marié.

LISBETH.

Tiens... eh bien! alors qu'est-ce que c'est donc que cette dame?

FRILLER.

Jeune et candide créature ... quand vous serez ma femme, puissiez-vous conserver cette fabuleuse innocence... une demoiselle ne doit pas savoir ce que c'est que cette dame-là... car c'est sa maîtresse.

BRUTTMAN.

Fi! l'horreur! être obligé de complimenter une femme qui... une femme que... Ah! quelle humiliation pour un fonctionnaire vertueux!... Et moi qui voulais présenter ma Lisbeth au prince!

FRILLER.

Diable!... je m'y oppose... ça n'a qu'à être un farceur... une manière de petit Jupiter.

BRUTTMAN.

Allons, je ne l'emmènerai pas avec moi... par exemple, il ne faut rien dire aux autres jeunes filles... tu entends bien, Gabriel, il ne faut pas... Eh bien! où est-il, ce petit garnement-là?

GABRIEL, *dans le fond.*

Voilà, voilà... c'est que je regardais venir Monsieur Sottendorf.

BRUTTMAN.

Le commandant! Ça m'étonnait bien qu'il ne vînt pas épiloguer... Allez, mes enfans, laissez-nous seuls avec lui... Tu me soutiendras, n'est-ce pas, Friller?

FRILLER

Comptez sur moi, beau-père... (*A Lisbeth*). Au revoir, beauté mythologique.

SCÈNE IV.

BRUTTMAN, FRILLER, SOTTENDORF.

BRUTTMAN.

Tenons-nous ferme; je suis sûr qu'il vient pour me tendre un piége.

FRILLER.

Qui ça? le dieu Mars... Oh! nous serons peut-être bien aussi fins que lui... à nous deux.

SOTTENDORF, *entrant.*

Serviteur, monsieur le bourgmestre. Et cette chère santé?

BRUTTMAN, *à part.*

Voilà qu'il commence ses questions insidieuses. (*Haut*). Mais, comme vous voyez, pas mal.

SOTTENDORF.

Ah! vous me rassurez... On disait que votre gastrite vous faisait horriblement souffrir.

BRUTTMAN.

Du tout! dans l'exercice de mes fonctions, je n'ai plus d'entrailles... je n'ai plus de cœur... je suis presqu'un Régulus...

SOTTENDORF.

Vous voulez dire un Brutus.

FRILLER.

Pardon... Ne changeons rien au texte... Il a dit Régulus... C'est plus juste. (*A part*). V'lan...

SOTTENDORF, *à part.*

Abordons-le franchement... avec un détour adroit. (*Haut.*) A propos, mon cher bourgmestre, que je vous félicite donc sur le bon goût de vos tentures, sur la décoration de votre arc de triomphe... c'est parfait.

FRILLER, *à part.*

Je gagerais qu'il a remarqué quelque chose qui cloche, ce guerrier astucieux.

SOTTENDORF.

Le prince sera content, j'en suis certain, pour la première fois qu'il vient en cette ville...

FRILLER.

Permettez, il y a erreur... Je l'ai vu, moi qui vous parle... Il y a déjà fort long-temps, fort long-temps... Oh! oui, il y a au moins ça... même qu'il m'en est toujours resté dans la tête un caresse et six chevaux.

SOTTENDORF.

Cette fois vous le verrez encore mieux, car monsieur le bourgmestre a, je crois, l'intention de le haranguer?

BRUTTMAN.

Sans doute, commandant, ce n'est que de ma bouche qu'il doit apprendre les abus qui existent, les réformes à faire.

Air du Vaudeville de *Partie et Revanche.*

Oui, c'est par moi, grâce à mon ministère,
Que ce bon prince saura tout.

SOTTENDORF.

Y songez-vous?... quelle chimère!

BRUTTMAN.

Non pas, vraiment... mais après tout
Ceux qui sont purs, le prince les absout.

SOTTENDORF, *à part.*

Qu'entends-je? aurait-il la sottise
De croire encor... c'est bien de la bonté,
Que pour parler au prince avec franchise,
Il faut dire la vérité.

FRILLER, *bas à Bruttman.*

Voyez donc comme vous l'avez mis au pied du mur, le substitut de Bellone.

SOTTENDORF.

Certainement, bourgmestre, je pense comme vous... mais vous savez bien le proverbe: toute vérité n'est pas bonne à dire. Croyez-vous, par exemple, que si S. A. venait à m'interroger, je lui dirais: Prince, la police de notre ville laisse beaucoup à désirer.

FRILLER.

Tiens, au fait... la police.

BRUTTMAN.

Un instant, commandant, pour une police de petite ville.. elle a beaucoup de zèle, ma police... elle arrête tout le monde.. indistinctement et sans préférence....

SOTTENDORF.

Ça... et vingt autres choses... Mais ne craignez rien, nous ne sommes pas infaillibles... Et moi-même, tenez, je ne voudrais

pas jurer qu'en cherchant bien, on ne trouvât aussi quelque petite chose à dire sur mon compte.

BRUTTMAN.

Oui... Les fortifications qui ne sont pas en très-bon état ; et puis la garnison qui est loin d'être au complet.

SOTTENDORF.

Presque rien... Quelques hommes...

BRUTTMAN.

Il en manque au moins moitié.

FRILLER.

Moitié!... Quel horrible déficit !

SOTTENDORF.

N'est-ce que cela? Eh ! mon Dieu ! Messieurs, il ne s'agit que de s'entendre.

BRUTTMAN, *à Friller.*

Au fait, il a aussi des armes contre nous.

SOTTENDORF, *à part.*

Ils se consultent, je les tiens.

BRUTTMAN.

Eh bien! commandant, entendons-nous.

SOTTENDORF.

A la bonne heure... Vous, Monsieur Friller, soyez des nôtres... monsieur le bourgmestre se trouve sans adjoint, servez-lui en dans cette occasion... et sans doute pour prix de votre zèle.

FRILLER.

Mon zèle n'a pas de prix, monsieur... Vous m'offririez de l'or plein le tonneau des Danaïdes, que je resterais incorruptible.

SOTTENDORF.

Vous ne comprenez pas?.. cette place d'adjoint, qui est vacante.

BRUTTMAN.

Ah! quelle idée... J'en ajouterai la demande pour toi... à la suite du discours de Gabriel.

SOTTENDORF.

Et moi je vous promets de l'appuyer.

BRUTTMAN.

Quel bonheur si tu étais adjoint... Songe donc... Un joli traitement... et rien à faire.

FRILLER.

Rien à faire... Je me sacrifie !

BRUTTMAN.

Air du Vaudeville de *Partie Carrée.*

Naguère encor, pour garder leurs couronnes,
Nous avons vu vingt monarques unis :
Imitons-les... nos places sont nos trônes,
Notre intérêt est de rester amis.
Bons magistrats, ayons de l'indulgence,
Et pour tromper sujets et souverain,

» Tous trois, formons une sainte-alliance
» Et donnons-nous la main. »

ENSEMBLE.

» Tous trois, etc.

SOTTENDORF.

Ah! ça, voilà qui est bien arrêté, n'est-ce pas? Je vais donc aller prendre mes mesures en conséquence.

BRUTTMAN.

Ah! pendant que j'y pense... Envoyez-nous donc quelques soldats à l'enterrement du doyen. Ça l'obligera, ce pauvre défunt.

SOTTENDORF.

Que ne parliez-vous... Les tambours voilés, les armes renversées... Vous aurez votre affaire. (*A part.*) Ils ne se doutent guère du tour que je vais leur jouer.

FRILLER.

Moi, beau-père... Je cours à la maison de ville investir le costume officiel... Et vous verrez si je ne représente pas un adjoint un peu... fabuleux.

BRUTTMAN.

AIR : *Allons, viens au bal* (de l'*Orpheline*).

Allez, qu'en ces lieux,
A tous les yeux
Notre assurance,
Fasse du prochain
Taire, soudain,
La médisance.

(*à Friller*) Toi, mon adjoint,
C'est un grand point,
Fais diligence.

FRILLER.

Vite!... un magistrat!
Vous n'savez donc pas votre état.

ENSEMBLE.

Allons qu'en ces lieux, etc.

(*Sottendorf et Friller sortent*).

SCÈNE V.

BRUTTMAN *seul.*

Ce Monsieur Sottendorf, je ne l'avais jamais vu si aimable... Grâce à lui, tout ira bien... Voyons si je n'ai rien oublié... Résumons-nous... A midi, le *De profundis* pour le doyen, une douzaine de soldats... et une demi-douzaine de vierges, si c'est possible... un catafalque et une oraison funèbre... ça doit être fort gentil. A deux heures, pour le prince, mon *Te Deum* à grand orchestre avec serpent... et autres accessoires... trente hommes de garnison... chœur de jeunes filles... un arc de triomphe... et une harangue... ce sera d'un bel effet... Ah! ça m'y fait penser...

ajouter au bas du discours de Gabriel le nom de mon futur gendre et adjoint Friller... Quand on n'y est, un plus ou de moins... D'ailleurs, qu'est-ce que je demande, moi ?... Presque rien... Une dot pour Lisbeth... un traitement pour son mari... une gratification pour moi... et une place pour Gabriel... ce cher enfant dont je ne sais que faire... Moi d'abord, j'ai toujours eu pour système de...

SCÈNE VI.

BRUTTMAN, TALONSEC.

TALONSEC, *chantant. à la cantonnade.*

Sauter pour tout le monde.

(*A Bruttman*) Mille pardons, bourgmestre, je ne vous apercevais pas. (*Faisant un grand salut*) Je n'en ferai qu'un.... mais vous aurez le sentiment des deux autres.

BRUTTMAN.

Salut à Monsieur Talonsec, le premier... le seul maître à danser de la ville.

TALONSEC.

A votre service... Quand je dis moi, je veux dire mes jambes.. Dieu, ces scélérates de jambes en ont-elles battu des entrechats.. vous ont-elles passé des aîles de pigeons... *ad libitum*, c'est-à-dire sur un pied ou sur l'autre...

BRUTTMAN.

C'est bientôt le coup de feu, Monsieur Talonsec; vous allez en découdre agréablement, j'espère... Mais, dites-moi donc, je pensais tout-à-l'heure à votre pas... Et décidément ça me paraît bien court... Est-ce que vous ne pourriez pas garnir un peu ça... quelque chose... un menuet... que sais-je, une polonaise ?

TALONSEC.

Une polonaise !...

Air de *Mazaniello.*

Y pensez-vous... quelle bévue !
Devant la légitimité,
Vous voulez que je m'évertue
A figurer la liberté.
Ça suffirait, ne vous déplaise,
A me compromettre... et par trop...
Au grand-duc, une polonaise!!!
Autant lui donner... un galop.

BRUTTMAN.

Que voulez-vous quand on est si pressé, la tête déménage toujours un peu... Je n'ai pas même le loisir de songer à ma gastrite.

TALONSEC.

Je le crois bien... car nous n'avons que tout juste le temps de

faire danser encore, une petite fois, les jeunes filles que vous instruisez à sanglotter... Mais, je crois que j'entends ces demoiselles...

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LISBETH, GABRIEL, JEUNES FILLES. (*Elles portent un voile noir sur le bras gauche, et un bouquet à la main droite.*)

CHŒUR.

AIR du Vaudeville du *Bal Champêtre*.

Allons, mesdemoiselles,
Que le deuil et les fleurs
Nous retrouvent fidèles,
Tour-à-tour à la joie, aux douleurs.

BRUTTMAN.

Quoique le temps nous presse,
Prenons garde aux erreurs,
Surtout pas d'allégresse
Lorsqu'il faudra des pleurs.

CHŒUR.

Allons, mesdemoiselles, etc.

BRUTTMAN.

Ah! ça, mes petits chats, j'espère que vous avez profité de mes conseils et des leçons de Monsieur Talonsec. C'est très-bien... le voile noir d'une part, les bouquets de l'autre... rien n'y manque. Nous allons donc procéder à une dernière répétition... mais, qu'est-ce que je vois donc là? il me semble que voilà une vierge un peu mûre?

TALONSEC.

Dam! monsieur le bourgmestre, il a bien fallu la prendre pour compléter le nombre, puisque la plus jolie de toutes s'est mariée hier.

BRUTTMAN.

C'est différent... et vous, Monsieur Gabriel, qu'est-ce que vous faites là, au milieu de ces demoiselles... petit indécent?.. Savez-vous votre harangue?

GABRIEL.

Je ne peux pas me fourrer la fin dans la tête.

BRUTTMAN.

Comment, malheureux, tu veux donc manquer de mémoire devant le prince pour me déshonorer... pour forcer les cheveux blancs de ton père à rougir de honte... Lisbeth, mettez-vous là bas, dans ce coin, avec votre frère... et faites-lui répéter sa harangue jusqu'à ce qu'il la sache.

LISBETH.

Eh bien! j'ai le temps d'y rester alors.

BRUTTMAN, *aux jeunes filles.*

Nous, mes bons agneaux, mettons-nous à l'œuvre... Monsieur

Talonsec, prenez ces demoiselles par la moitié... pendant que j'exercerai les autres... et *vice versâ.*

TALONSEC.

C'est ça, de cette façon, elles pourront toutes sauter et pleurer.. *ad libitum*... c'est-à-dire sur un pied....

BRUTTMAN.

Attention! que les six premières quittent leurs bouquets et mettent leurs voiles.

TALONSEC, *préludant sur sa pochette.*

Que les six autres quittent leurs voiles et prenent leurs bouquets. (*Ils sont chacun d'un côté de la scène*).

BRUTTMAN.

Mesdemoiselles, il faut bien vous pénétrer d'une chose... c'est que vous allez pleurer... tâchez donc par conséquent d'avoir autant que possible, l'air triste et contrarié.

TALONSEC, *aux autres.*

Vous allez danser devant un prince... un prince héréditaire... de la gaîté et même une pointe de satisfaction... Voyons ça (*Il les fait danser*).

BRUTTMAN.

Faites attention, mes bonnes petites, qu'il ne faut pas pousser des sanglots... toujours des sanglots... comme hier... prenez-moi...

TALONSEC, *de l'autre côté.*

La queue du chat et la main droite.

BRUTTMAN, *continuant.*

Prenez-moi votre mouchoir... portez-le à vos yeux... faisons gonfler légèrement ces poitrines.. une petite oscillation de tête... et vous arriverez à...

TALONSEC.

... Trois jetés battus... et un croisé.

BRUTTMAN.

... A pleurer fort proprement. Tenez, imitez-moi (*il prend son mouchoir et pleure*). Ah! ah! ah!

LE CHOEUR, *l'imitant.*

Ah! ah! ah!

BRUTTMAN.

Ce n'est pas ça... ce n'est pas ça... Ah! ah! ah!... avec précision et méthode. (*Elles l'imitent*). C'est faux... c'est faux. Mettez-vous au diapazon... Eh! mais, monsieur Talonsec, qu'est-ce que vous leur faites donc faire là?.. Ça a l'air d'un pas de ballet.

TALONSEC.

Sans doute... quelque chose de gracieux ou de séduisant... *ad libitum*... c'est-à-dire...

BRUTTMAN.

Il s'agit bien de gracieux maintenant... il faut du grandiose... Vous les faites pirouetter là comme des tontons... Ce qui est

noble et grandioso ne saurait être gracieux... Je vous ferais voir si je n'avais pas cette malheureuse gastrite... Car il n'y a pas vingt ans, je détachais l'entrechat avec une certaine vigueur... Il ne faut pas rire, mesdemoiselles, dans vingt ans, vous n'en ferez peut-être pas autant... Tenez, Monsieur Talonsec, voilà ce que je voudrais (*Il prend un bouquet et danse*). Ça pourrait être mieux, mais vous conviendrez pourtant que ça a quelque chose de plus majestueux, de plus... (*Redescendant la scène*). Eh bien! vous autres, vous ne pleurez plus... parce que je les lâche une minute... Allons donc... (*Elles éclatent de rire*). Eh bien!... Eh bien!..

AIR du *Parnasse des dames.*

Qu'avez-vous donc, mesdemoiselles?
Quand je dis aux larmes : partez!
A mon commandement, rebelles,
De rire exprès vous éclatez.
Un tel entêtement me vexe ;
Quand il le veut, en vérité,
Ne pas pleurer, c'est chez le sexe,
De la mauvaise volonté.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, FRILLER, *en costume d'adjoint et l'épée au côté*, UN SUISSE, UN SERPENT, VILLAGEOIS.

FRILLER, *accourant.*

Alerte... alerte... le convoi du doyen!

BRUTTMAN.

Qu'est-ce qui l'a aperçu?

FRILLER.

Moi, beau-père... moi.

BRUTTMAN, *le reconnaissant.*

Ah! c'est toi, Friller... Comment diable es-tu déguisé là, mon garçon?

FRILLER.

En adjoint donc... Est-ce que je n'ai pas l'air d'un superbe fonctionnaire... Regardez-moi donc un peu cette démarche... ce port. (*Son épée l'embarasse et manque de le faire tomber*).

TOUS, *riant*...

Ah! ah! ah!

GABRIEL.

Est-il cocasse!

FRILLER.

Qu'est-ce qui a dit que j'étais cocasse? Je ne suis pas cocasse... je suis adjoint encore une fois... adjoint *par interim*... Et si je découvre le délinquant, je lui tirerai les oreilles... *par interim*...

LISBETH.

C'est égal... Monsieur Friller, il faut convenir que vous n'êtes pas à votre aise avec une épée... en verrou.

FRILLER.

Puisqu'il en faut, naïve Lisbeth... Sans cela de quoi aurais-je l'air... d'un Neptune sans trident... il n'y a qu'une chose qui me taquine... c'est que ça vous tape dans les jambes...

BRUTTMAN.

C'est précisement ce qui en fait le charme... parce qu'à chaque pas, on sent que l'on porte une épée. Mais voyons, partons-nous. Puisqu'une fois dans sa vie le doyen est exact... le jour de son enterrement... tâchons de ne pas le faire attendre... Petites filles, mettez vos voiles... et rangez-vous par ici... là... le serpent en tête...

FRILLER.

Serpent, mon ami, surtout n'allez pas tenter ces demoiselles... comme dans la fable...

BRUTTMAN.

Gabriel... va me chercher mon habit... mon épée... mon crêpe.

FRILLER.

Et moi qui n'en ai pas.

BRUTTMAN, *en s'habillant.*

Pour un simple adjoint... Le défunt n'y regardera pas de si près. (*Passant son habit*) Dépêchons-nous... C'est moi qui ouvre la marche... Friller la fermera... Suivez-moi... là... bien, pas mal...

AIR des *Petites Danaïdes.*

Chantons bien bas,
Marchons pas à pas;
Il faut de la tristesse...
Songez que vous allez de ce pas
Assister à la messe.

TOUS.

La messe! (*bis*)

BRUTTMAN.

Nous attendons notre prince chéri,
Car ici
Nous le verrons, j'espère.
N'épargnez rien,
Mais sans nuire au doyen,
Gardez plus d'un moyen
Pour lui plaire.
Il faut pleurer
Et soupirer,
Qu'on m'imite
Au plus vite,
Pour que nos chagrins soient finis
A la fin du *de profundis.*

TOUS, *se mettant en marche.*

Chantons bien bas, etc.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, SOTTENDORF, *avec d'autres villageois et des gardes.*

SOTTENDORF, *accourant.*

Eh bien! bourgmestre, eh bien! qu'est-ce que vous faites donc là?... Quittez vîte ces voiles... ce deuil... voilà le prince.

TOUS.

Le prince!

SOTTENDORF.

Lui-même... Il n'y a que vous qui ne soyez pas informé... La moitié de la ville est déjà à la porte du Nord.

BRUTTMAN.

Mais c'était par celle de l'Est qu'il devait arriver.

SOTTENDORF.

Les deux cortèges se seront rencontrés... Ils auront fait un détour. (*A part*). Comme c'est ingénieux.

FRILLER.

De sorte que ce n'est pas le doyen que j'ai aperçu à la porte de l'Est!

SOTTENDORF.

Probablement.

FRILLER.

J'avais pourtant bien cru... Il faut croire que j'ai mal cru... Volons donc à la porte du Nord.

BRUTTMAN, *l'arrêtant.*

Un instant... Quand je me mettrais en quatre, je ne pourrais pourtant pas me trouver aux deux portes de la ville en même temps. Ah! une idée... Friller, va au devant de ce pauvre doyen.

FRILLER.

Bien obligé, par exemple.

BRUTTMAN.

Veux-tu que je me mette à tes genoux?.. Hein?..non?.. Songes-y bien... si je perds ma place... adieu la tienne... adieu la noce.

FRILLER.

Ah! bien, si vous me prenez par les sentimens...

BRUTTMAN.

Tu me sauves la vie... Tiens... prends ce crêpe... ce papier... c'est l'oraison funèbre... tu n'auras qu'à lire.

FRILLER.

A la bonne heure... car pour l'invention... surtout n'oubliez pas ma place.

BRUTTMAN.

Sois tranquille... J'ajouterai ton nom au bas de ma harangue.

Monsieur Talonsec... veillez donc à faire deux portions de ces demoiselles... d'un côté la joie... de l'autre la douleur... Lisbeth, tu connais ton poste... Friller, mon ami, je n'ai pas besoin de te recommander beaucoup d'égards envers le doyen... Fais ça comme pour moi. Ah! Gabriel, viens ici, tu sais ton discours... surtout, aies bien soin de prononcer les mots... quand tu dis prince... ô prince chéri... tu as toujours l'air de dire : prinço... ce n'est pas cela.... on dit : prince... et puis on compte... un, deux, trois.

GABRIEL.

Oui, papa... je dirai : prince... un, deux, trois.

BRUTTMAN.

En dedans, imbécille... prince... ô prince...

FRILLER.

Mais, partons donc, beau-père... le doyen va s'impatienter.

SOTTENDORF.

Au revoir donc, je cours me placer à la tête de mes hommes... et dans un instant, vous aurez de mes nouvelles.

CHŒUR.

Air de *Pâques fleuries* (*Fra-Diavolo*).

LES UNS.

Que chacun pleure,
Car voici l'heure.

LES AUTRES.

De la gaîté,
L'heure a sonné.

LES UNS.

Avec tristesse...

LES AUTRES.

Avec ivresse...

TOUS.

Oui, marchons tous
Au rendez-vous.

(*Ils sortent de deux côtés opposés*).

SCÈNE X.

LISBETH, *seule.*

« Lisbeth, tu connais ton poste. » Il est gentil, mon poste, c'est toujours la maison... ce n'était pas, ma foi, la peine de ant me faire apprendre à danser et à chanter... M'en ont-ils ssez fait verser de larmes... sans compter celles que j'ai cousues u catafalque de monsieur le doyen... J'aurais pourtant bien oulu savoir ce que c'était que cette dame qui est très-bien avec e prince, et qui n'est pas sa femme. Mais non... Lisbeth; tu connais ton poste : voilà cependant, ce que c'est que de nous, ma eureuses jeunes personnes!

AIR : *Seigneur soldat, mon camarade* (Am. de Beauplan.)

Quel ennui d'être demoiselle,
Est-il un plus triste destin!
Pour moi, je suis lasse à la fin
De l'autorité paternelle. (*bis*)
— Allez là-bas. — Venez ici.
— Faites cela. — Faites ceci . .
Jamais ni trève, ni merci...
Car dans la maison de son père,
Un' pauvre fille, en vérité,
A la liberté de tout faire,
Tout, excepté sa volonté. (*bis*)

DEUXIÈME COUPLET.

Bientôt ça finira, je pense,
Et quand je serai dame un jour,
De commander j'aurai mon tour:
Comme je m'en promets d'avance! (*bis*)
J'crois déjà dire à mon mari :
Faites cela. — Faites ceci.
— Allez là-bas. — Venez ici.
Pourtant je ne s'rai pas sévère,
Et mon époux, en vérité,
Chez nous pourra toujours tout faire...
Pourvu qu'il fass' ma volonté. (*bis*)

Ah! mon Dieu, qu'est-ce que je vois là? C'est mon père... déjà de retour. .. Quelle agitation... Lui serait-il arrivé quelque anicroche?

SCÈNE XI.

LISBETH, BRUTTMAN.

BRUTTMAN, *essoufflé.*

Une chaise... une chaise... au nom du ciel!

LISBETH.

Qu'avez-vous donc, mon père?

BRUTTMAN.

Ma tête est brûlante... J'y vois tricolore... Quel affront !.. Bonté divine!... Comment détourner la colère du prince? Ah 'en deviendrai hydrophobe... c'est sûr...

LISBETH, *à part.*

Je n'y comprends rien.

BRUTTMAN.

Perfide doyen... Friller avait bien raison de dire qu'il éta mort exprès pour me faire enrager... moi qui avais pris tant plaisir à préparer son enterrement.

LISBETH.

Mais, mon père, expliquez-moi donc?...

BRUTTMAN.

Est-on plus indignement trompé!

LISBETH.

Comment ! le doyen n'est pas mort?...

BRUTTMAN.

Par exemple !... il ne manquerait plus que ça... du tout... mais il a été pris pour le prince... de sorte que mes bouquets... ma harangue... mon allégresse... tout cela a été adressé à ce damné ministre... tandis que le prince...

LISBETH.

Ah! je comprends.... les crêpes... les tentures noires... les pleurs...

BRUTTMAN.

Et mon oraison funèbre... car je suis sûr que Friller aura eu l'ineptie d'en régaler son Altesse... Comment sortir, grand Dieu! de cet inextricable embrouillamini ?... Ah! j'y pense... quelle idée !... Oui, bienfaisante gastrite, viens à mon aide... c'est toi qui me serviras d'excuse... J'en appellerai du prince en colère, au prince qui a eu la colique... On vient... Il me semble que je n'ai plus qu'un demi-litre de sang dans les veines.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, SOTTENDORF.

SOTTENDORF.

Eh bien! mon pauvre bourgmestre, j'en apprends de belles... Que diable est-ce qui vient de vous arriver là ?

BRUTTMAN, *hors de lui.*

Osez-vous bien le demander, commandant imposteur?

SOTTENDORF.

Bourgmestre, comment entendez-vous la chose, je vous prie?

BRUTTMAN.

Oui. Faites donc l'ignorant... quand c'est vous qui êtes cause de tout... quand c'est vous qui êtes venu me dire que S. A. arrivait par la porte du Nord... quand c'est vous qui m'avez fait faire une énorme bêtise... Voilà comment je l'entends... la chose.

SOTTENDORF.

Mais, bourgmestre, vous divaguez, mon cher ami... je vous ai dit que les cortèges avaient dû changer de marche, c'était vrai... Je vous ai dit que la moitié de la ville était déjà à la porte du Nord... C'était encore vrai, vous avez pu le voir... Mais je ne vous ai pas dit que le prince avait cédé le pas au doyen, moi... C'est Monsieur Friller, votre grand flandrin de gendre, qui a crié comme un sourd; volons donc à la porte du Nord... Est-ce que je pouvais empêcher un fonctionnaire civil de voler... dans l'exercice de ses fonctions?

BRUTTMAN.

Il a ma foi raison, c'est cet imbécille de Friller... Allons, la

bêtise ne sort pas de la famille... Vous ne m'en voulez pas, n'est-ce pas, commandant ? Je ne sais plus ce que je dis. (*Faisant des contorsions*). Et puis j'éprouve de si horribles souffrances...

SOTTENDORF.

Comment ! Ne disiez-vous pas ce matin que dans un jour comme celui-ci, un bourgmestre ne saurait avoir la colique ?

BRUTTMAN.

J'ai dit ça, moi... J'en étais sûr... On m'aura fait parler... Si le prince écoute mes ennemis, je suis un homme perdu.

AIR : *Je suis jaloux* (d'Ed. Bruguière).

Je n'ai rien dit :
C'est pour me compromettre ;
Si près de son altesse un malveillant me nuit,
Vous, commandant, il faut me le promettre,
Vous emploîrez pour moi votre crédit.
Je n'ai rien dit.
Si l'on y tient, je veux bien m'y soumettre,
Oui, j'ai parlé, mais, en homme d'esprit...
Je n'ai rien dit. (*bis*)

SOTTENDORF.

Cependant, je vous assure qne tout en vous occupant de diriger les préparatifs de cette double réception...

BRUTTMAN.

Là ! C'est moi qui ai tout dirigé maintenant... Commandant, soyez-en sûr, on m'a calomnié.

Même Air.

Je n'ai rien fait:
Quand le sort me menace,
Qui donc voudrait sur moi rejeter ce méfait ?
Vous, commandant, croyez-le bien, de grâce,
Pour recevoir un pareil camouflet,
Je n'ai rien fait.
Depuis trente ans que l'on m'a mis en place,
Oui, dans ces lieux, chacun l'attesterait...
Je n'ai rien fait. (*bis*)

SOTTENDORF, *à part.*

Décidément, le pauvre homme est fou...

BRUTTMAN.

Mais, ce damné Friller ne reviendra donc pas... lui, l'auteur de tous nos maux...

SOTTENDORF, *à part.*

L'un perd sa place, l'autre sa fiancée... C'est fort amusant !

BRUTTMAN.

Vous verrez comme il sera reçu... Je m'en vais lui laver la tête d'importance.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, FRILLER, *couvert de poussière et tout en désordre.*

FRILLER, *à la cantonnade.*

Quand je vous dis que ce n'est pas ma faute, que diable... Lisbeth... fermez les grilles, ma chère amie... dérobez-moi à la fureur de cette populace injuste.

SOTTENDORF, *d'un air goguenard.*

Eh bien! Monsieur Friller, nous direz-vous comment vous avez été reçu par Son Altesse?

FRILLER.

Mais pas trop mal... pas trop mal .. Si ce n'était l'aveuglement de ce peuple qui m'a mis dans l'état... dont vous voyez encore mon habit. Ils étaient là tous à me crier: l'imbécille!... l'imbécille !... Je vous demande un peu qu'est-ce que ça prouve?

AIR : *du Premier Prix.*

Dans leur prévention inique,
Ils sont tombés sur moi, vraiment,
Et par des raisons sans réplique,
Ils m'ont traité... voyez comment.

LISBETH.

Vous n'êtes guères philosophe,
Et c'est indigne d'un adjoint!
Tant de bruit pour une apostrophe,

FRILLER, *faisant le geste.*

Une apostrophe... avec un poing.

BRUTTMAN.

Ne l'avez-vous pas mérité... malheureux?

FRILLER.

Ah! papa Bruttman... mon vénérable beau-père...

BRUTTMAN.

Vous, mon gendre !... Vous pouvez rayer cela de vos papiers, monsieur.

FRILLER.

Ah! mon Dieu ! mais c'est une tuile qui me tombe sur la tête... Comment, vous aussi, vous vous déclarez contre moi... Lisbeth, vertueuse Lisbeth, servez-moi de bon génie... prenez ma défense... comme autrefois... dans la mythologie...

LISBETH.

Au fait, mon père.

BRUTTMAN.

Taisez-vous, mademoiselle ... abandonnez ce misérable à la colère du peuple... car enfin, c'est lui seul qui doit la supporter... N'est-il pas vrai, commandant?

SOTTENDORF.

Je suis de votre avis.

FRILLER.

En voilà bien d'un autre à présent... Vous voulez me faire retomber vos brioches sur le dos... Est-ce que vous croyez que j'ai les épaules d'Atlas ?... C'est moi qui ai appris à ces demoiselles à pleurer et à danser ... c'est moi qui... A la fin je me révolutionne... Je veux bien passer pour un jobard... mais je ne veux pas l'être à ce point-là... et c'est à vous seul, beau-père... je veux dire, bourgmestre...

LISBETH.

Taisez-vous donc... vous augmentez encore sa souffrance...

FRILLER.

A la bonne heure... Je respecte son état de maladie... mais qu'il respecte mon état d'infortune...

(*On entend la ritournelle de l'air suivant*).

BRUTTMAN.

Ah! mon Dieu, qu'est-ce encore?

SOTTENDORF.

Des cris... des cris terribles... dirigés contre vous, sans doute.

FRILLER.

O ciel! où fuir!... Lisbeth, je vous en conjure, cachez-moi derrière votre tablier.

SOTTENDORF, *à part*.

Bravo! voilà que ça s'embrouille de plus en plus.

SCÈNE XIV ET DERNIÈRE.

LES MÊMES, GABRIEL, TALONSEC, VILLAGEOIS.

AIR de la *Parisienne* (*Semaine des Amours*).

LE CHŒUR, *en dehors*.

Ouvrez, ouvrez, c'est Gabriel
Avec tout le village,
Qui vient d'réparer, grâce au ciel,
L'quiproquo paternel.

BRUTTMAN.

Viens, gastrite à mon secours!

FRILLER.

Quel fabuleux tapage!

LISBETH.

Mais ils chant'nt...

BRUTTMAN.

C'est de rage!
C'en est fait de nos jours!

LE CHŒUR, *entrant*.

Ouvrez, ouvrez, c'est Gabriel, etc.

BRUTTMAN.

Eh bien! voyons, que voulez-vous? Est-ce ma tête que vous demandez?... Je n'ai plus ma tête à moi...

GABRIEL.

Mais non, papa... puisque c'est moi...

BRUTTMAN.

Ne vois-tu pas que je suis à moitié mort, petit nigaud?.. Commandant, tâchez de leur faire entendre raison.

GABRIEL.

Ah! bah!... Écoutez-moi tout de même. Si vous saviez... j'ai vu le prince...

FRILLER.

Tu as vu le prince?

GABRIEL.

Tout comme je vous vois.

AIR : *Quand nous y vivions ensemble (le Malade par circonstance).*

J'ai couru sans perdre haleine,
Car un princ'!... c'est curieux!
Ici pas d'bêt' qui n'survienne
Sans qu'ell' m'pass' devant les yeux.
D'loin j'aperçois l'équipage;
J'm'élance' par monts et par vaux,
Et j'le r'joins sur son passage
Pendant qu'il changeait d'chevaux.
Alors, de peur qu'il n'm'échappe,
J'dis : « Princ, ô prince céri!
» A la fin, on vous attrape...»
A ces mots, j'vois qu'il a ri;
Puis, tirant un' main d'sa poche,
Il m'répond : « j'suis fort content!»
Et, pour preuv', v'là qu'un' taloche
Accompagn' son compliment.
Mais tandis qu'chacun s'démène
A célébrer sa bonté,
Moi, j'me sauv', d'peur qu'il n'lui r'prenne
(donnant un coup de pied)
Un nouvel accès d'gaité! *(bis)*

FRILLER.

Il t'a donné un soufflet?

BRUTTMAN.

Dieu! quel soufflet pour moi!

FRILLER.

Il était donc bien furieux?

GABRIEL.

Au contraire... il m'a fait revenir, et m'a demandé le papier que je tenais à la main... puis après l'avoir parcouru, il a écrit quelque chose au bas.

BRUTTMAN.

C'est ma destitution... c'est sûr.

SOTTENDORF, *à part.*

Je l'espère bien.

GABRIEL.

Tenez, voyez plutôt.

BRUTTMAN.

Je n'en ai pas la force.

FRILLER.

Donne-moi ça... Allons, voyons, papa Bruttman, un peu de courage... Hercule en a vu bien d'autres... dans la mythologie... Ça en est fabuleux, tout ce qu'il a vu.. Que vois-je moi-même.. *Accordé*... il a mis *accordé*... de sa main propre.

SOTTENDORF, *à part.*

Qu'est-ce que cela veut dire ?

BRUTTMAN, *arrachant le papier des mains de Friller.*

Accordé... est-il possible... une place pour Gabriel... une pour toi... et la gratification... mon Dieu ! pourvu que ce ne soit pas un rêve... ou une faute d'orthographe... Voyez, commandant.. voyez-vous même.

SOTTENDORF, *prenant le papier.*

Allons donc... Je disais bien... il y a encore quelque chose... C est le *post scriptum* qu'il faut voir.

FRILLER.

Il y a un *post scriptum*... ça fait frémir.

BRUTTMAN.

Donnez, donnez, je lirai moi-même.

GABRIEL.

Vous n'avez donc plus vos douleurs, papa ?

BRUTTMAN.

Ça diminue d'une manière sensible... (*Lisant*). « Il appartenait à un homme de tact, de descendre, comme l'a fait, monsieur le bourgmestre...

FRILLER, *à Bruttman.*

Qu'est-ce qu'il dit donc là, que vous êtes descendu ?

SOTTENDORF, *impatient.*

Après... après.

BRUTTMAN, *continuant.*

» Dans le fond de mon cœur... La perte de mon auguste père » étant encore récente, il a compris que des signes de deuil étaient » plus convenables que des fêtes et des réjouissances... »

FRILLER.

Il a perdu son auguste père... le grand-duc?...

BRUTTMAN.

Quel heureux hasard !... Mes amis, notre grand-duc est mort... Vive le grand-duc !

TOUS.

Vive le grand-duc !

SOTTENDORF, *à part.*

Décidément, il y a une providence pour les imbécilles... et dire que voilà le fruit de mes efforts... Allons, c'est à recommencer...

BRUTTMAN, *à Gabriel.*

Et c'est à toi que je dois ça... Viens, mon fils ; viens, mon sang... Tu es digne de me succéder un jour.

FRILLER.

Eh bien !. . . Et moi?

BRUTTMAN.

Toi. . . tu te maries, et tu es adjoint.

TALONSEC, *faisant un entrechat.*

Ad libitum. . . c'est-à-dire, sur un pied ou sur l'autre.

CHŒUR FINAL.

AIR des *Deux Nuits.*

Ah! quel plaisir! ah! quelle fête!
Chez Monseigneur
Nous voilà rentrés en faveur!
Exprès pour nous la chose est faite,
Vraiment (*bis*) c'est avoir du bonheur.

VAUDEVILLE.

AIR du Vaudeville de l'*Anonyme.*

FRILLER.

De Monseigneur, l'apostille efficace,
En un seul jour, comble enfin tous mes vœux.
Du même coup, une femme, une place,
C'est, je l'avoue, un bonheur. . . fabuleux.
Tendre Lisbeth, ô ma chère future!
En m'épousant, n'oubliez pas, au moins,
Que l'hymen est une magistrature
Qu'un mari veut exercer sans adjoints.

LISBETH.

Dans le grand mond', j'sais que c'n'est plus l'usage,
J'préfèr' celui des bons bourgeois... chez eux,
L'nombr' des enfans fait l'bonheur du ménage,
J'entends, monsieur, que l'nôtr' soit très-heureux.
J'aurai pour ça besoin d'votr' ministère :
Il faut qu'un' femm', rappelez-vous ce point,
Pour bien remplir les fonctions de *mère*,
Dans son mari rencontre un bon adjoint.

SOTTENDORF.

Les bons soldats font les grands capitaines,
Le monde entier leur doit Napoléon :
Depuis Memphis jusques au Borysthènes,
Ils ont porté la gloire de son nom.
Pour arriver au temple de mémoire,
De cent hauts-faits s'il nous rendit témoins,
S'il s'élança de victoire en victoire,
C'est qu'il avait des braves pour adjoints.

TALONSEC.

On m'a, parfois, dit que de Terpsichore,
Au temps jadis, s'illustraient les enfans,
Par leurs talens légers, bien moins encore
Que par l'éclat de leurs nombreux amans.
Mais, de nos jours, la danse devient prude,
D'un seul monsieur on accepte les soins,
Ce n'est que par un reste d'habitude
Qu'on se permet quelques petits adjoints.

GABRIEL.

J'entends partout crier, d'un ton sinistre,
Contre les gens qui tiennent le pouvoir :
A quoi qu'ça sert un préfet, un ministre?
On f'rait bien mieux, ma foi, d'n'en pas avoir.
Si j'étais roi, je serais économe,
Et prodiguant au peuple tous mes soins,
Je voudrais seul gouverner mon royaume...

FRILLER.

Seul ?...

GABRIEL.

Avec des bons gendarmes pour adjoints.

BRUTTMAN, *au Public.*

Messieurs, l'auteur de ce léger ouvrage,
M'a dit tout bas : « A vous, je m'en remets,
» Tachez, mon cher, de conjurer l'orage,
» Vous comprenez... il me faut un succès. »
J'ai bien promis, moi, de le satisfaire;
Mais je sens là, que malgré tous mes soins,
Je n'y peux rien, si ce soir, au parterre,
Vous refusez de me servir d'adjoints.

REPRISE DU CHŒUR.

Ah! quel plaisir! etc.

FIN.

Ouvrages nouveaux qui se trouvent chez l'Editeur.

Atar-Gull, 1 v. in-8.	Eugène Sue.
Mémoires d'Abrantès, 8 v. in-8.	
La Contemporaine en Égypte, 6 v. in-8.	
Souvenirs, 3 v. in-8.	Ch. Nodier.
Peau de chagrin, 2 v. in-8.	alzac.
Contes Philosophiques, 2 v. in-8.	
Les Trois Amis, 1 v. in-8.	Rey-Dusseuil.
Le Roi des Ribauds, 2 v. in-8.	Bibliophile Jacob.
Un Clair de Lune.	G. Albite.
Une Tuerie de Cosaques, 1 v. in-8.	Cavaignac.
Mémoires de Diderot, 2 v. in-8.	
Mémoires de Lavalette, 2 v. in-8.	
Scènes Populaires, 1 v. in-8.	Henry Monnier.
Le Livres des Cent-et-Un, 8 v. in-8.	
Un Divorce, 1 v. in-8.	Bibliophile Jacob.
Andréa, 1 v. in-8.	Rey Dusseuil.
Physiologie du Mariage, 2 v. in-8.	Balzac.
Une Vie d'Homme, 1 v. in-8.	G. Albite.
Les Saynettes, 1 v. in-8.	P. Foucher.
Daniel-le-Lapidaire, 2 v. in-8.	M. Raymond.
L'Assassinat, 1 v. in-8.	Mery.
Gilbert, Chronique de l'Hôtel-Dieu, 2 v. in-8.	St-Maurice.
Job, 1 v. in-8.	F. Michel.
L'Habit d'Arlequin, 1 v. in-8.	
Le Manuscrit Vert, 2 v. in-8.	Drouineau.
Les Contes Bruns, 1 v. in-8.	Balzac.
La Salamandre, 2 v. in-8	E. Sue.
Les Rebelles sous Charles V, 3 v. in-8.	Vte d'Arlincourt.
Le Négrier, 2 v. in-8.	Corbière.
Contes Drolatiques, 1 v. in-8.	Balzac.
La Danse Macabre, 1 v. in-8.	Bibliophile Jacob.
La Cour des Miracles, 2 v. in-8.	Dinocourt.
Œuvres complètes, nouv. édit., 30 v. in-8.	Chateaubriant.
L'Écolier de Cluny, 1 v. in-8.	Roger de Bauvoir.
Souvenirs d'Italie, 1 v. in-8.	Lemonnier.
Le Mutilé, 1 v. in-8.	Saintine.
Un Mariage sous l'Empire, 2 v. in-8.	Sophie Gay.
L'Échafaud, 1 v. in-8.	Bignan.
L'Évêque Gozlin, 2 v. in-8.	
Indianna, 2 v. in-8.	G. Sand.
Scènes de la vie privée, 4 v. in-8.	Balzac.
Stello, 1 v. in-8.	A. de Vigny.
Sous les Tilleuls, 2 v. in-8.	Alp. Karr.
La Fée aux Miettes, 1 v. in-8.	Ch. Nodier.
Le Procureur impérial, 2 v. in-8.	Merville.

Contes de l'Alhambra, 2 v. in-8. WASHINGTON.
Secret du Roi, 2 v. in-8. POWER.
La Coucaratcha, 2 v. in-8. EUG. SUE.
Paris malade, 1 v. in-8. EUG. ROCH.
Réveries, 1 v. in-8. CH. NODIER.
L'Enfant de Chœur, 1 v. in-8. A. DE BAST.
Le Cloître St-Méry, 1 v. in-8. REY DUSSEUIL.
Mademoiselle de Marsan, 1 v. in-8. CH. NODIER.
Le Pape et l'Empereur, 2 v. in-8. DINOCOURT.
Vertu et Tempérament, 2 v. in-8. P. L. JACOB.
Scènes de la vie maritimes. 3 vol. in-8. JAL.
Histoire de la Restauration, 6 v. in-8. UN HOMME D'ÉTAT.
Les Truands. LOTTIN.
Le Salmigondis, 3 v. in-8.
Les Papillottes, 1 v. in-8. JEAN LOUIS.
Le Puritain de Seine-et-Marne, 1 v. in-8. MICHEL RAYMOND.
Souvenirs de Jeunesse, 1 v. in-8. CH. NODIER.
Valentine, 2 v. in-8. G. SAND.
Un Drame au Palais des Tuileries, 1800—1832, 2 v. in-8. THALARIS DUFOURQUET.
Les Deux Cadavres, 2 v. in-8. FR. SOULIÉ.
Mémoires d'un Cadet de famille, 1 v. in-8. TRELAWNEY.
Le Roi s'amuse, 1 v. in-8. V. HUGO.
Résignée, 2 v. in-8. G. DROUINEAU.
Le Pont des Soupirs, 2 v. in-8. TOUCHARD LAFOSSE.
La Laide, 1 v. in-8. E. FOA.
La Pile de Volta, 1 v. in-18.
Un Bal chez Louis-Philippe, 2 v. in-12. L'ABBÉ TIBERGE.
Le Séminariste, 4 v. in-12. RABAN.
Le Neveu du Chanoine, 4 v. in-12. RABAN.
Le Commissionnaire, 4 v. in-12. SIGNOL.
Barnave, 4 v. in-12. J. JANIN.
M. Mayeux, 4 v. in-12. AUG. RICARD.
Le Cocu, 4 v. in-12. P. DE KOCK.
Robert de Paris, 6 v. in-12. WALTER-SCOTT.
Bravo, 4 v. in-12. COOPER.
Le Couvent de l'Abbaye aux Bois, 1 v. in-12. MARTIGNAC.
Le Baron de l'Empire, 5 v. in-12. MERVILLE.
La Princesse et le sous-officier, 4 v. in-12. LAMOTTE-LANGON
La Vie d'une jolie femme, 4 v. in-12. RABAN.
La Vie d'un soldat, 4 v. in-12. RABAN.
Rose et Blanche, 5 v. in-12. G. SAND.

Journaux Politiques et Littéraires.

Pièces de théâtre aussitôt qu'elles paraisseut.
Répertoire du Gymnase.
Brochures nouvelles.

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

PQ
2385
R4T4

Ratier, Victor
Le Te-Deum et le De
profundis